

VITRINE IRANIENNE

THÉÂTRE

DANCE ON GLASSES

Amir Reza Koohestani

Vitrine iranienne à Château Rouge
Spectacle en persan sur titré en français

Château Rouge
mercredi 7 septembre à 21h
jeudi 8 et vendredi 9 septembre à 19h30

durée du spectacle : 1h30

Auteur et metteur en scène : Amir Reza Koohestani

Chorégraphie : Ehsan Hemmat, Sara Reyhani

Avec : Ali Moini, Sharare Mansourabadi

Danseuse : Sara Reyhani

Co-accueil : La Bâtie - Festival de Genève, Château Rouge

Avec le soutien de : CRFG

En collaboration avec : le Théâtre de la Bastille

À PROPOS DANCE ON GLASSES

Elle et lui sont assis, chacun à l'extrémité d'une table, longue de... quatre mètres.

Sans discontinuer, ils se parlent et s'affrontent, tout en retenue.

Si proches, si lointains.

Disposés face à face, les spectateurs les écoutent.

"Cela te fait-il peur de danser sur du verre"? insiste-t-il.

Plus il la harcèle, plus elle se replie; plus il l'enferme, plus elle s'échappe.

Dance on glasses est la troisième pièce d'Amir Reza Koohestani .

Une jeune écriture incandescente et tranchante où la rage de tout offrir cache le désir de tout maîtriser, où l'obstination à refuser révèle la faim de s'affranchir.

Quitte à s'égarer.

Une histoire iranienne, une bataille universelle.

NOTES D'INTENTION

Trois années se sont écoulées depuis que j'ai écrit **Dance on Glasses**. Trois années: trois mois d'écriture, six mois de répétitions et une centaine de représentations. Après tout ce temps, me voilà à nouveau, attablé dans cette même chambre en train d'écrire une note sur ma pièce, dans cette chambre où elle connu sa première répétition.

Dance on Glasses était le fruit de mon ambition théâtrale. Ses longs silences, sa mise en scène quasi immobile et l'obscurité dans laquelle baigne sa première scène, apparaissaient alors aussi étrangers à notre théâtre encore habitué au réalisme usé du 19^e Siècle que notre langue persane l'est à votre pays. Je me souviens de la peur ressentie lorsque pour la première fois j'ai vu **Dance on Glasses** à travers les vitres fumées de la salle technique, en présence d'un public. La frayeur qui m'ébouillantait le sang dans les veines, remontait pour me chauffer le cerveau. Ma main tremblait en actionnant l'interrupteur de lumière alors que ma voix enrouée encourageait la troupe: "Tout va bien, nous réussirons." Pour moi, c'est cette incertitude même du résultat qui donne ce goût suave au théâtre. Je ne savais pas si on réussirait. Un mensonge auquel nous nous sommes habitués pour masquer notre faiblesse et le manque de foi dans ce qu'on vient de faire.

Dance on Glasses, ce sont mes propres souvenirs, en partie. Dans ma mémoire, les personnages portaient d'autres noms, la chambre était différente et il n'y avait pas de table ou de danse. Toute la pièce n'était que silence et obscurité. Le silence de quelqu'un, couché dans le noir, qui ne parvient pas à dormir, qui ne dit rien: dénué de toute pensée, il fixe les ténèbres. Un robinet fuyait, goutte à goutte. Je me souviens de la souffrance ressentie face à tous ces mots et ces dialogues qui ne faisaient que noircir les pages: ils leurraient le silence.

Tu étais "stone" cet après-midi?

Non, je ne l'étais pas.

Tu ne l'étais pas?

Non.

Alors pourquoi tes yeux étaient-ils rouges?

J'avais pleuré.

Pourquoi avais-tu pleuré?

Parce que j'avais mal aux pieds.

Lorsque je brise ainsi le silence, tout ce qui me reste c'est un sentiment de regret et d'échec. Silencieux, j'étais révolté et en colère, ne comprenant pas les mots défraîchis et miteux des autres, envahi par un nouveau vocabulaire qui pourrait construire le monde de demain. Mais dès que j'ouvre la bouche, ces mots nouveaux se déversant me paraissent froids et dénués de sens. Car ils ressemblent à ceux, usés, qu'enfant, j'entendais de la bouche de mes parents: je ne les voulais pas. Mes propres mots ne m'offrent ni perspectives ni amis. Ils ne font que préserver le peu que je possède. Je peux seulement me servir d'eux, pour commander un Pepsi ou dire bonne nuit à ma plante verte avant de me recoucher, pour une autre nuit à fixer l'obscurité, vidé, dénué de tout sentiment. Alors que le robinet continue à fuir, goutte à goutte...

Amir-Reza Kouhestani

Shiraz, hiver 1382*/2004

Traduit du Persan par Flora Yeghoumians

* l'année solaire iranienne

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Amir Reza Koohestani

Ecrivain et metteur en scène, né en 1978 à Shiraz (Iran).

A 16 ans, Amir Reza Koohestani publie déjà de courtes histoires dans les journaux locaux de Shiraz. A 17 ans, à la suite de sa découverte de quelques grands classiques du cinéma, il est attiré par le 7^e Art et se met à suivre un temps des cours de réalisation et de prise de vue. Sa «période cinéma» se résumera à deux films non achevés. Il a 18 ans quand un membre du Mehr Theatre Group lui propose d'écrire une pièce basée sur une de ses histoires. Bien que la pièce n'ait jamais été écrite, cette sollicitation le rapproche du théâtre. Pendant un an, il jouera comme acteur aux côtés des membres du Mehr Theatre Group. Il arrête ensuite totalement le jeu et se met à écrire. Il se lance d'abord dans la réécriture d'une pièce appelée **The Height**, que Danial Taebian met en scène.

En 1999, Koohestani écrit sa première pièce, **And the Day Never Came**, qu'il ne put jamais faire représenter... L'année suivante, à 22 ans, il écrit et met en scène sa seconde pièce, **The Murmuring Tales**, qui lui ouvre les portes du succès, et de la victoire... sur lui-même. A l'occasion du International Fajr Theatre Festival en Iran, **The Murmuring Tales** reçoit trois prix. Deux ans plus tard, il écrit sa troisième pièce, **Dance on Glasses**, l'une de celles qui connut le plus de succès et de controverses ces dernières années en Iran.

Dance on Glasses fut invité à plusieurs festivals internationaux importants: Theater der Welt à Bonn (Allemagne), le Chekhov international theatre Olympiad à Moscou et le KunstenFESTIVALdesArts 2004 (Belgique). La dernière pièce en date d'Amir Reza Koohestani est une adaptation de la pièce canadienne de Jacob Wren **Recent Experiences**, présentée pour la première fois à Téhéran en septembre 2003.

Koohestani a aussi participé en tant que co-directeur au workshop international du festival Theater der Welt 2004 et, comme jeune artiste, au débat international du London International Festival of Theatre (LIFT), **The Rights and Roles of Young People as Artsmakers**, en juin 2003.

PRESSE

Amir Reza Koohestani, 25 ans, dramaturge à Chiraz

Le jeune metteur en scène iranien, qui manie une écriture ardente et troublante, a su bouleverser le dernier Kunsten Festival des arts de Bruxelles avec sa pièce "Dance on Glasses".

Après Bonn et Moscou, **Dance on Glasses** ("Danse sur des verres") a laissé Bruxelles les larmes aux yeux lors du dernier Kunsten Festival des arts. Écrite par un Iranien de 23 ans, Amir Reza Koohestani, la pièce a été créée dans sa ville d'origine, Chiraz, mise en scène avec une sobriété de haute tension, accordant textes et gestes en une dramaturgie toute contemporaine. Pas de sensiblerie, mais le croisement d'énergies, poussées par une logique désespérée, produisant une émotion violente, inédite. Pour limitée qu'elle soit, l'apparition dans le champ théâtral persan d'un auteur-metteur en scène témoignant d'une vigueur d'inspiration aussi troublante ne peut manquer d'évoquer celle du nouveau cinéma iranien il y a moins de quinze ans.

La directrice du Kunsten, Frie Leysen, avait prévenu : *"Vous verrez : Amir Reza est chaleureux, ouvert, direct, il ne complique pas les choses simples, il ne simplifie pas les choses compliquées, il ressemble à son visage, un soleil ouvert, qui traduit bien sa personnalité."* Soleil est une des traductions de Mehr, le nom du groupe théâtral auquel appartient le jeune homme. Mehr, qui signifie aussi gentillesse, désigne le premier mois d'automne dans le calendrier iranien, mois de naissance du groupe en 1996. Koohestani, lui, est né à la veille de la révolution. Il n'a connu d'autre société que celle de la République islamique. Il éconduit doucement les questions qui toucheraient un régime chic de visas. Il tient son théâtre pour passeport.

*"Le sujet de **Dance on Glasses** est la distance séparant les humains, dit-il. Le garçon et la fille appartiennent à deux mondes différents et aucun ne peut aller dans le monde de l'autre."* La réalité théâtrale est plus complexe. Debout sur une longue table qui sépare les spectateurs, Foroud, maître de danse, et la jeune femme, son élève, sa maîtresse ou sa muse, qu'il appelle Shiva, s'opposent en se consumant. Il y va de l'homme et de la femme autant que de l'Iran et de l'Inde, des représentations d'un pouvoir temporel et d'une pratique spirituelle. La discipline du professeur évoque quelque dictature prête à s'effondrer devant la passion. Résonne par-dessus tout l'appel de la liberté, une féminité insaisissable, qui préfère la destruction à la soumission.

Ce cauchemar éveillé, où la présence, bien vivante, d'une jeune femme alterne avec l'évocation de son corps pourrissant, n'est pas sans évoquer **La Chouette aveugle**, le roman de Sadegh Hedayat. Koohestani est grand lecteur. Le roman, dit-il, supplée à sa jeunesse. Il lui permet d'enranger les expériences. Fils d'ingénieur, il n'aurait pu échapper aux études techniques s'il n'avait eu comme professeur le romancier Amin Faghiri, qui remarque sa plume dès l'âge de 12 ans et le conduit vers Dostoïevski. À 16 ans, le garçon est critique de cinéma dans le quotidien local. À 18, il aligne les scénarios de courts-métrages, où s'affirme un sens de la parabole profondément iranien.

À l'époque, il n'est jamais allé au théâtre, et commence à suivre l'atelier du groupe théâtral Mehr. Un de ses copains lit ses scénarios, les juge bons pour le théâtre. Sa première pièce : **And the Day Never Came**, date de 1999. Ce jour qui n'advient pas est celui de la révolution. L'action se passe dans la nuit qui précède. Le personnage central, encore, déjà, est une fille qui tente de s'échapper de la maison pour rejoindre son amant. Dialogue intense avec l'épouse de son frère, qui tente de la dissuader. Le frère, révolutionnaire "de gauche", remonte, blessé dans les combats de rue. On apprendra que l'amant, Reza, y est mort. On apprendra aussi qu'il était le grand amour de l'épouse. *"Comment la pièce a-t-elle été reçue ?"* Koohestani évacue, sans commentaires : *"Ils ne nous ont jamais laissés la jouer."(...)*

Le curieux titre de la pièce est tiré de Forough Farrokhzad, poétesse - et cinéaste - fameuse, à qui Kiarostami a emprunté son **Et le vent l'emportera**. Passée la jeunesse, une femme s'interroge : *"Pourrais-je jamais danser à nouveau sur des verres ?"* Chez Koohestani, les verres sont de véritables verres, sur lesquels Shiva se hisse en blouse, pantalon et foulard pour esquisser quelques pas glissés, infiniment troublants. Les métaphores resurgissent dans le cheminement proprement théâtral. *"Chez nous, même les historiens ont tendance à écrire l'histoire comme un poème. Aujourd'hui, il y a peut-être trois cent mille poètes en Iran, y compris les employés de banque qui écrivent entre deux guichets. **Dance on Glasses** n'est rien qu'une autre forme de poème."*

Jean-Louis Perrier, Le monde, mardi 25 oct 2004